

RESSENTIMENTS DISTINGUÉS

CHRISTOPHE CARLIER

RESSENTIMENTS
DISTINGUÉS

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2017.

I.S.B.N.: 978-2-7529-1083-7

Aux anonymes

« Il y a des dos, dans la rue, qui appellent le couteau... Pourquoi?... »

OCTAVE MIRBEAU, *Le Jardin des supplices*.

I

Le facteur souffrait d'arthrose et, son mal empirant avec les années, le courrier arrivait de plus en plus tard sur l'île. Ceux qui, quelques années plus tôt, lui préparaient une tasse de café quand ils entendaient au loin sur le chemin le timbre de sa bicyclette l'attendaient désormais pour l'apéritif. Ils en souriaient plutôt que de s'en plaindre, car l'heure de la tournée n'intéresse pas grand monde. Nul n'envoie plus de lettres d'amour et les factures viennent toujours trop tôt.

Les insulaires avaient un bon fond. Comment en auraient-ils voulu à un homme dont on voyait bien qu'il traînait la jambe? D'autant que Gabriel était dévoué. Les ans, qui érodaient sa ponctualité, n'avaient pas eu raison de sa rigueur : il témoignait à sa sacoche les égards d'un magicien pour sa malle aux trésors. À la simple idée qu'une carte postale tombe dans le fossé, ses yeux se remplissaient de larmes – surtout quand le vent lui fouettait le visage.

Les mauvais jours, lorsque ses articulations le faisaient souffrir et que chaque coup de pédale lui arrachait une plainte, il se donnait du courage en pensant qu'une de ses lettres causerait peut-être le bonheur de son destinataire.

Car telle était son ambition cachée : jeter dans la boîte, d'un geste de semeur indifférent, rompu aux hasards de la vie, une de ces enveloppes que l'on conserve dans un album et qu'au soir de sa vie on montre à ses petits-enfants en murmurant :

– Et puis, un jour, j'ai reçu cette réponse...

Gabriel songeait le moins possible aux sinistres missives, aux analyses médicales, aux faire-part ourlés de noir, entourés de chagrin, aux lettres des impôts. Son imagination se fermait devant le morne lot des obligations moroses, qui dissolvent la vie en grignotant les jours.

Qu'on ne le confonde pas, cependant, avec un de ces facteurs sentimentaux que seules attendrissent les lettres d'amour. Il chérissait les missives des enfants ou des vieilles personnes, dont les écritures se ressemblent si peu. Les premières, rondes et malhabiles, semblent livrer le meilleur d'elles-mêmes en recopiant une adresse toujours mal centrée. Les secondes, déformées par des années de correspondance, penchent vertigineusement vers la droite, appelées déjà par l'ombre dernière qui les guette au coin de la ligne.

Gabriel, qui avait bon cœur, n'achevait jamais sa tournée sans dédier une pensée à ceux qui, après son passage, ne trouveraient rien dans leur boîte aux lettres. Le silence est parfois terrible dans les îles. Quel facteur acheminera jamais les lettres non écrites ?

La première enveloppe arriva le 13 octobre, qui ne tombait pas un vendredi. Elle ne constitua un événement que pour Théodore, qui vivait seul et ne recevait jamais de courrier. Imaginant qu'elle contenait une bonne nouvelle, il l'ouvrit avec curiosité et en tira une carte postale au dos de laquelle figuraient deux phrases.

Les ayant parcourues, il déchira ce courrier malencontreux, de sorte qu'aucun de ses proches n'en soupçonna l'existence. On ne parle pas de ce genre d'envoi. Interrogé, Théodore aurait nié l'avoir reçu, mais il passa des heures à se demander qui en était l'auteur.

*

Rincée par les pluies, battue par les vents. Telle était l'île, qui, sans être perdue très loin en mer, n'en présentait pas moins un décor de bout du monde. Récifs, falaises, écume. De quoi forger le corps et tremper le caractère. On y naissait, on y vivait et, quand on la quittait, on y retournait du moins pour se faire enterrer. De ce fait, elle abritait beaucoup moins de vifs que de

morts, qu'entendaient gémir, les soirs de vent, ceux dont l'âme est encline à l'inquiétude.

*

La seconde carte fut apportée par Gabriel en fin de journée. C'était un soir où le temps humide et le terrain lourd avaient meurtri ses articulations. L'enveloppe remise au crépuscule sentait la rancœur et la dénonciation. L'orage grondait au loin et Firmine, qui l'avait décachetée sans trembler, en lut le contenu sous un ciel zébré d'éclairs. Elle attendit quelques instants, le souffle suspendu, avant que lui parvienne le bruit du tonnerre, qui éclata quand elle eut réinséré la carte dans l'enveloppe.

On lui en voulait donc? Elle cligna plusieurs fois ses yeux ronds de hulotte et conserva plusieurs jours sur le visage un air de méditation étonnée. C'est à cette période qu'elle prit l'habitude de hâter le pas lorsqu'elle traversait la place de la poste.

*

Les rues de l'île étaient étroites, les demeures basses, aux toits rampants, percées de rares fenêtres. Des maisons de poupée. Sur ce rocher, les hommes, dont le regard se perdait tout le jour à l'horizon, avaient pour luxe de dormir à l'étroit. Ils se reposaient dans des chambres monacales, où l'on entrait en baissant la tête pour éviter de la cogner au linteau.

*

Quand Léocadie reçut la troisième carte, elle ignorait tout des deux précédentes. En la lui adressant, le correspondant anonyme sortit à demi de l'ombre, soit intentionnellement, soit par maladresse. Jusque-là, il avait actionné le double levier de la faute et de la honte, de sorte que la mécanique avait parfaitement fonctionné : ceux qui avaient reçu ses courriers s'étaient abstenus d'en parler. Léocadie, elle, était sans vergogne.

Le lendemain, au café La Marine, comme Gaétan ironisait sur leur île, ce rocher tombé dans la mer et ravitaillé par les corbeaux, elle s'exclama, l'œil frisant, que le nombre des volatiles venait subitement d'augmenter.

Les buveurs firent silence.

– J'ai reçu hier une carte postale que son auteur a oublié de signer, lança-t-elle, sûre de son effet. Il ne doit pourtant pas nous être inconnu, puisque l'enveloppe a été postée sur l'île.

Le plus téméraire osa demander si le courrier contenait des menaces.

– Non, répondit l'intéressée avec un sourire de madone, seulement des accusations.

On encaissa le coup et l'on repartit, fier ou penaud, colporter la nouvelle aux quatre vents, certain qu'on n'aurait pas besoin d'attendre très longtemps pour en savoir davantage.

*

Être au bout du monde, à la fin des terres. C'est l'impression qu'on a partout sur l'île. On croirait que le sol se dérobe, rongé par la vague, et qu'on est le dernier homme à tenir debout, poussé par le vent qui finira par vous faire perdre l'équilibre.

*

La quatrième carte épingla Pierre le taciturne, qui, entrant un jour à La Marine, la brandit sans un mot avant de la remettre dans sa poche. Interloqués, les buveurs, qui n'avaient pas eu le temps de la lire, échangèrent des regards. Chacun comptait sur le voisin pour poser la question qui brûlait toutes les lèvres.

L'après-midi s'achevait. Le ciel était rouge. Pierre vida son verre avec un haussement d'épaules et repartit d'un pas tranquille. Il ne semblait pas ébranlé par cette épistole, mais l'assistance, qui le tenait cependant en estime, fut saisie, aussitôt qu'il eut refermé la porte, d'une ténébreuse envie de médisance.

*

Dans les champs, les corbeaux voletaient, plus arrogants qu'à l'ordinaire, lançant à tout venant des cris de triomphe. Ils semblaient pressentir l'heure de leur avènement.

On aurait voulu n'accuser personne, mais des noms surgirent au hasard des conversations. À peine avançait-on une hypothèse qu'on l'effaçait aussitôt, vaguement confus, non sans deviner qu'il en resterait quelque chose. Une règle s'imposa rapidement à tous : il fallait éviter les silences, car aussitôt que s'éteignaient les voix, le dernier qui avait parlé devenait suspect.

*

Il s'appelle Thomas, mais on l'appelle Tom. Il a grandi sur l'île. Il n'a pas beaucoup plus de vingt ans. Un pull marin, des taches de rousseur et des cheveux blonds qui lui tombent dans les yeux. Un été, il a fréquenté une femme dont le mari, qui possède une jolie villa sur la corniche, n'avait pas pris de vacances. Tom la rejoignait au crépuscule. Deux ou trois soirs, il a cru à sa bonne étoile en s'endormant contre ce corps inconnu.

Les filles de l'île l'ont accusé de trahison. C'est à ce moment-là qu'il est devenu Tommy. Hélas, Tommy n'aura chanté qu'un été. La femme, quand il la croise,

semble ne plus vouloir le reconnaître. On croirait que leur aventure n'a pas eu lieu.

Tommy ne garde aucun travail et tue l'ennui en faisant des tours en mobylette. Sa vie s'en va dans la mauvaise direction. Il raconte des histoires auxquelles nul ne croit, car chacune infirme la précédente. Il regarde le monde avec des yeux vides. On imagine, derrière son front, des pensées torsées.

Il aurait pu se saisir des cartes comme d'une seconde chance, afin d'inverser le destin, qui ne lui a pas donné sa part. S'il est le corbeau, pense-t-on, on le saura vite. Tommy finira par avouer. Comment parviendrait-il à garder un secret ?

*

Il en est d'autres dont on se méfie. Irène, veuve d'un pêcheur, vit à l'écart du bourg, dans une maison d'où sort une odeur aigre. Elle a souvent un air absent. Elle parle seule. Il lui arrive d'évoquer, d'une voix trop douce, le « bon vieux temps », mais ces mots, dans sa bouche, ont un son inquiétant. Sa nostalgie a des airs de rancune.

La branche de ses lunettes est légèrement faussée, ce qui donne à son port de tête un air oblique et à toute sa silhouette une sorte de strabisme. Elle n'a pas de famille. L'âge, la folie ou la pauvreté l'ont éloignée des autres, ce dont nul ne se tient pour responsable. Elle pourrait envoyer des cartes non signées, aussi bancales, aussi absurdes que sa manière de regarder, toujours de biais.

*

Adèle est une faiseuse d'embarras, une femme à histoires et à procédures, qu'enflamment les querelles entre voisins, la politique locale et la délimitation des propriétés. On redoute ses conversations interminables, quand on la croise, le panier à la main, en route pour le magasin. Elle vous salue, l'air soulagé, chaque fois qu'elle vous rencontre : elle voulait justement vous voir, et la voilà partie dans des conversations sans fin, parlant par énigmes ou serrant votre bras, fiévreuse, pour répondre à une objection que vous n'aviez pas formulée.

Comment sait-elle que les deux enfants de cette femme élégante ne sont pas ceux de son mari, ou que ce couple qui promène un setter irlandais sur la jetée a divorcé dans l'année pour des raisons fiscales ?

En passant sur le chemin, elle remarque une odeur d'humidité et sonne à votre porte pour signaler la fuite.

– Non, vous ne sentez pas ?

Elle vous observe comme si vous mentiez. Vous finissez par vous sentir mal à l'aise.

Un jour, devant plusieurs personnes, elle s'est plainte de vieillir et d'être devenue laide. On n'a rien répondu, pas même une platitude pour la reconforter, ce que l'on fait toujours dans ces cas-là. Faute d'interlocuteur, elle pourrait ferrailer, de la pointe de la plume, avec ses voisins du moment ou ses ennemis de toujours.

C'est elle, alors ? Un point pourtant pourrait la disculper. La brièveté n'est pas dans sa manière. On la verrait mieux rédiger des libelles ou des volumes entiers sur des peccadilles.

– Si ce n'est pas elle qui écrit les cartes, plaisante quelqu'un, elle doit être furieuse qu'on lui ait volé l'idée. Elle va peut-être déposer un recours à la mairie.

Les buveurs passent un joyeux moment à ses dépens, conscients qu'ils s'innocentent en la mettant en pièces.

*

Le silence s'est fait dans le café. Une femme a écouté la conversation sans y prendre part. Marge, âgée déjà, que tous connaissent et dont on voudrait connaître l'avis. Elle se tait. On n'essaie pas de forcer son silence.

À La Marine, elle est une des rares clientes qu'on vouvoie et la seule à boire du thé. Son père était connu sur l'île. Mort jeune, et de ce fait nimbé de gloire. Elle habite un joli quartier du bourg, où vivent aussi Émilie, son amie de toujours, et Gislaine, à laquelle on ne connaît pas d'ennemis. C'est le quartier des maisons patriciennes. Les plus récentes, celles des estivants, sont bâties près des plages ou sur la corniche.

On se sépare en affirmant que, même si le corbeau a du temps à perdre, il finira un jour par se lasser, et que ses perfidies n'intéressent personne.

Marie-Odile était vaniteuse. Elle fut la cinquième à recevoir une carte, dont le texte ne lui déplut pas : «Vous avez la plus belle maison de l'île. Serait-elle à vous si vous aviez toujours payé vos impôts?»

Elle opina en lisant la première phrase et ne fut guère troublée par la seconde, car elle tenait les honnêtes contribuables pour des simples d'esprit. Elle ne résista donc pas au plaisir de faire circuler la carte, non sans prendre soin de se poser en victime.

– Dans quel monde vit-on ? demandait-elle en affectant de tomber des nues. On croit connaître les insulaires, on essaie de s'en faire des amis et voyez ce qu'on reçoit en retour !

La carte postale passa de main en main. On rassura Marie-Odile, qui cependant n'avait pas l'air contrite. On feignit de la plaindre. On la quitta en méditant la fin de ce courrier dont le début la faisait rosir de bonheur.

*

Sur l'île, on ne parlait pas de chiens écrasés. Le tiercé n'intéressait personne. La menue conversation du

comptoir et des petits verres portait le plus souvent sur les avis de tempête. L'existence d'un corbeau était un fruit autrement savoureux. On mordit dedans avec appétit.

*

Marie-Odile revint plusieurs fois au café, exhibant volontiers comme une blessure de guerre la carte dont elle ne se séparait plus. Elle prenait place au centre de la salle, l'œil rieur et la voix claire, répétant qu'elle préférait faire envie que pitié. On la laissait dire en feignant de l'approuver, mais les marques de sympathie qu'on lui avait d'abord témoignées disparurent peu à peu. Bientôt, on la salua avec moins de chaleur. Elle finit par sentir qu'on évitait son regard.

En somme, le délateur avait atteint son but.

– Accusez, accusez, lança-t-elle un jour avec irritation, il en restera toujours quelque chose !

On aurait eu peine à ne pas lui donner raison.

Constatant que son infortune ne lui valait plus guère de compassion, elle espaça ses visites à La Marine, dont elle regardait désormais les buveurs avec mépris.

*

On était en novembre quand la sixième enveloppe arriva chez Laure, qui venait de perdre ses parents et crut d'abord qu'il s'agissait d'un message de condoléances. Le texte se réduisait à une phrase : « Quand vous déciderez-vous à rappeler votre sœur ? »

– Tiens ? sourit-elle. J'aurais cru le corbeau mieux informé.

Laure, en effet, était fille unique. Elle jugea l'erreur grossière, et s'en amusa même avec ses amis. Cependant, les jours passèrent sans dissiper en elle une légère impression de malaise. La semaine suivante, par acquit de conscience, elle alla consulter le service de l'état civil. À cette occasion, elle découvrit que ses parents s'étaient mariés quelques mois après sa naissance, ce dont il n'avait jamais été question devant elle.

Elle prit rendez-vous avec M^e Chapard, le notaire de l'île, qui la rassura : ni sœur ni frère caché ne s'étaient fait connaître, du moins jusqu'à présent. Dans son esprit, néanmoins, un doute subsistait.

Pour en savoir davantage, elle tira de ses armoires des paquets de lettres anciennes, fermés par des rubans, rouvrit des albums remplis de photos non datées. Sur l'une d'elles, où elle reconnut le salon de ses grands-parents, une fillette inconnue souriait, un jouet dans les mains. Rien ne prouvait que celle-ci eût un lien avec sa famille, mais aucun de ceux qu'elle interrogea – cousins, amis – ne put identifier l'enfant, ce qu'elle jugea troublant. Elle alla trouver l'institutrice, désormais à la retraite, à laquelle ce visage ne disait rien. Soit elle n'avait jamais vu cette enfant, soit elle l'avait oubliée. À moins qu'une autre raison ne l'ait empêchée de parler.

Désormais, Laure regardait différemment un portrait de ses parents, encore jeunes, auxquels elle trouvait un air distant, légèrement contrarié, en même temps qu'une beauté vague et douloureuse. Elle repensait à la manière qu'ils avaient de se taire certains soirs où, soudés l'un à l'autre, ils paraissaient oublier sa présence.

« Quand vous déciderez-vous à rappeler votre sœur ? »
Le message avait l'emphase des phrases creuses ou la